

Bairoch, Paul, *Le Tiers-Monde dans l'impasse* (Coll. « Idées »), Paris, Gallimard, 1971, 372 p.

Rodolphe De Konninck

Volume 4, numéro 1-2, 1973

La sécurité européenne

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/700296ar>

DOI : <https://doi.org/10.7202/700296ar>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Institut québécois des hautes études internationales

ISSN

0014-2123 (imprimé)

1703-7891 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer ce compte rendu

De Konninck, R. (1973). Compte rendu de [Bairoch, Paul, *Le Tiers-Monde dans l'impasse* (Coll. « Idées »), Paris, Gallimard, 1971, 372 p.] *Études internationales*, 4(1-2), 199–200. <https://doi.org/10.7202/700296ar>

général. Bref, l'ouvrage *Latin American University Students* porte la marque d'un grave déséquilibre entre, d'une part, l'ampleur et le caractère comparatif des données recueillies (utilisation partout du même questionnaire) et, d'autre part, les limites de la connaissance scientifique ainsi produite.

Robert VANDYCKE

Sociologie

Université de Montréal

BAIROCH, Paul, *Le Tiers-Monde dans l'impasse* (Coll. « Idées »), Paris, Gallimard, 1971, 372p.

Dans ce livre, Bairoch reprend quelques-uns des grands thèmes qu'il avait abordés dans des œuvres antérieures telles *Révolution industrielle et sous-développement* et *Diagnostic de l'évolution économique du Tiers-Monde, 1900-1968*. Il ajoute cependant quelques éléments nouveaux à son argumentation et s'appuie sur des statistiques plus récentes, tout en utilisant une présentation plus simple.

Après avoir posé le problème des inégalités dans le développement, l'auteur établit la genèse de la révolution industrielle, c'est-à-dire l'étude des mécanismes qui ont permis la transformation relativement rapide en Occident des sociétés agricoles traditionnelles en sociétés industrielles. C'est en réalité grâce aux progrès de l'agriculture que la révolution industrielle a pu être déclenchée. La révolution agricole, d'une durée de 40 à 60 ans, et se situant pour l'Angleterre au début du XVIII^e siècle, a permis à l'agriculture d'accroître de 40% en moyenne sa productivité, ce qui lui a facilité le transfert vers l'industrie naissante d'une part de ses actifs, de son pouvoir d'achat et de son épargne.

Tant en Angleterre que dans les autres pays d'Europe qui s'inspirèrent de son exemple, la révolution agricole a été caractérisée par une série de modalités communes qui furent (1) la suppression progressive de la jachère remplacée par un système de rotation continue des cultures, (2) l'introduction ou l'extension de cultures nouvelles, (3) l'amélioration des outillages traditionnels et l'introduction d'outillages nouveaux, (4) la sélection des semences et des

reproducteurs animaux, (5) l'extension et l'amélioration des terres arables et enfin, l'extension de l'usage des chevaux dans les travaux agricoles. De telles améliorations augmentèrent les disponibilités alimentaires ce qui fut suivi d'un accroissement de plus en plus marqué de la population. C'est à cette époque, c'est-à-dire vers 1760, qu'en Angleterre les enclosures accélèrent le bouleversement de l'agriculture en modifiant la structure d'exploitation. On peut se demander pourquoi Bairoch ne souligne pas clairement ce fait dans sa dernière œuvre.

L'agriculture a non seulement libéré les ressources alimentaires et les ouvriers nécessaires à la révolution industrielle, a non seulement amené la révolution démographique mais a également fourni dans les premières phases une fraction dominante des capitaux et des entrepreneurs qui ont animé les secteurs moteurs de la révolution industrielle. Cette dernière en réalité a été très lente puisqu'au cours des 100 à 150 premières années du démarrage économique de l'Occident le revenu par habitant ne s'est accru en moyenne que de 1% par an. Quoiqu'il en soit et malgré des coûts sociaux internes très élevés, l'Occident a opéré sa révolution industrielle. Pourquoi les pays aujourd'hui sous-développés, mais qui jusqu'à la fin du XVII^e siècle avaient pour la majorité des cas peu à envier à l'Europe, n'ont-ils pas encore réussi leur propre révolution industrielle? Selon Bairoch une première série de facteurs dits « non perturbés » ou naturels ont handicapé le processus de transmission. Il s'agit de la distance géographique, de la densité de peuplement quelquefois très élevée dans les pays du Tiers-Monde et surtout de la différence climatique. Mais il est évident que les facteurs dits « perturbés » à savoir l'impérialisme et le colonialisme ont joué un rôle prédominant dans l'étouffement du développement des pays aujourd'hui sous-développés. Qu'il s'agisse de l'extermination des civilisations précolombiennes, du trafic d'esclaves vers l'Amérique, de l'étouffement de l'économie indienne par les Anglais, du trafic de cet opium que les Anglais encore introduisirent par la force en Chine, l'histoire démontre que le développement de l'Occident s'est opéré aux dépens des pays aujourd'hui sous-développés. Bairoch ne va pas jusqu'à dire clairement que c'est à l'existence et à la nature du monde

développé qu'il faut attribuer le sous-développement. Mais s'il ne le dit pas, ses propos l'illustrent. Il ne dit pas non plus que l'impérialisme a servi la cause du développement de l'Occident. Au contraire, il le nie en insistant sur la part minime qu'auraient prises les exportations vers les colonies au XIX^e siècle. Il évite cependant de demander si ce faible pourcentage n'était pas indispensable au fonctionnement du système, si cette soupape n'était pas nécessaire. La traite des esclaves n'a-t-elle joué aucun rôle pour l'essor économique de l'Occident? Le coton indien n'a-t-il pas facilité le développement de l'industrie textile anglaise? Bairoch évite aussi de parler des fortunes immenses (armateurs, planteurs, colons, etc.) qui ont été amassées dans le Tiers-Monde et rapatriées par la suite. Bien sûr, ceci se situe après les premières phases de l'industrialisation, mais il a fallu la consolider cette révolution. Et les émigrations des trop-pleins de population; et l'exportation des repris de justice vers les colonies? Cela a-t-il été inutile à l'Europe? Ainsi l'impérialisme et le colonialisme seraient des aventures, des erreurs totalement inconscientes? Alors pourquoi existent-ils encore sous plusieurs formes? Quoiqu'il en soit, ils laissent le Tiers-Monde dans un piteux état. Pour s'en sortir celui-ci doit faire face à de nombreux obstacles.

Bairoch insiste beaucoup sur l'obstacle démographique, de même que sur l'obstacle technique. En effet, alors qu'au moment de la révolution industrielle en Occident, l'écart très faible entre le savoir-faire traditionnel et la technique nouvelle rendait possible l'imitation, cet écart aujourd'hui est infiniment plus grand alors que la technique offerte aux pays du Tiers-Monde est très sophistiquée. Une conséquence de ce problème est la dépendance quasi totale envers les pays développés pour les biens d'équipement, ce qui est un blocage à l'industrialisation puisque le processus de croissance industrielle auto-entretenu est alors impossible. Bairoch démontre encore toute une série d'obstacles qui se ramènent à des cercles vicieux, comme dans le domaine des transports et des termes des échanges. Dans tous les cas, les constances sont la dépendance envers l'Occident et le développement du sous-développement. Malgré cette démonstration

qu'il présente sous tous les angles, la seule solution que Bairoch en arrive à proposer est particulièrement décevante d'irréalisme. Il la qualifie d'ailleurs d'utopie puisqu'elle exigerait un ralentissement volontaire de la croissance économique dans les pays développés et une répartition plus équitable des richesses par un accroissement massif de l'aide sans le moindre changement structurel dans la politique économique.

Dans toute son approche, Bairoch sépare l'économique du social, du politique. Il se refuse donc à analyser pourquoi la Chine est le seul pays à se sortir de l'impasse et il tente de minimiser l'importance de la nature du régime. Il est donc assez logique que la seule solution qui lui apparaisse en soit une d'utopie totale. Ce livre de Bairoch n'en représente pas moins, comme les autres œuvres qu'il a publiées sur le sujet, une étude sérieuse, intéressante, et modérée de ce problème immense qu'est le sous-développement.

Rodolphe DE KONNINCK

Géographie
Université Laval

DOUGHERTY, James E. et PFALTZGRAFF, Robert L., *Contending Theories of International Relations*, Philadelphie, J. B. Lippincott, 1971, 416p.

REYNOLDS, P. A., *An Introduction to International Relations*, Londres, Longman, 1971, 275p.

FORWARD, Nigel, *The Field of Nations*, Londres, Macmillan, 1971, 207p.

Ces trois ouvrages portent sur la théorie des relations internationales et pourtant, il ne s'agit pas de copies conformes. Bien mieux, à beaucoup d'égards, ils se complètent. Celui de Reynolds constitue une introduction « traditionnelle », celui de Dougherty et Pfaltzgraff est un essai de synthèse tandis que le petit livre de Forward est une critique de haut calibre. Chaque ouvrage mérite donc quelques commentaires séparés.

L'ouvrage de Dougherty et Pfaltzgraff sur les innombrables contributions à la théorie des relations internationales pourrait bien mériter